Document generated on 04/25/2024 2:49 a.m.

Liaison

Entre la ligne et le signe : une prise de parole

Gaston Tremblay, *Prendre la Parole : Le Journal de bord du Grand CANO*, Hearst, Les Éditions Le Nordir, 1996, 332 pages

Georges Bélanger

Number 89, November 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/42235ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bélanger, G. (1996). Review of [Entre la ligne et le signe : une prise de parole / Gaston Tremblay, *Prendre la Parole : Le Journal de bord du Grand CANO*, Hearst, Les Éditions Le Nordir, 1996, 332 pages]. *Liaison*, (89), 26–26.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1996

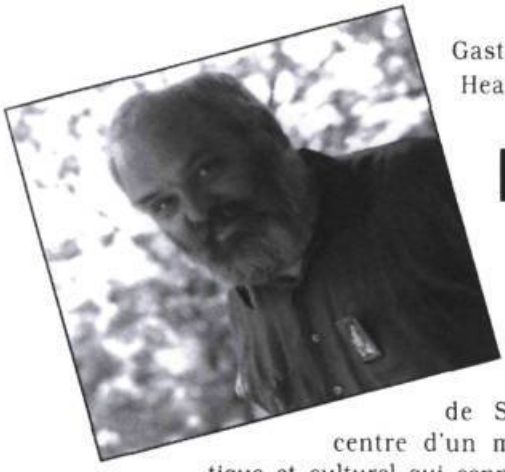
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Gaston Tremblay, **Prendre la Parole : Le Journal de bord du Grand CANO**, Hearst, Les Éditions Le Nordir, 1996, 332 pages.

ENTRE LA LIGNE ET LE SIGNE : UNE PRISE DE PAROLE

On s'accorde à dire que la région de Sudbury fut l'épicentre d'un mouvement artistique et culturel qui connut un éclatement et un rayonnement de grande intensité au début des années 1970, d'abord dans le Nouvel-Ontario, puis dans le reste de l'Ontario français. Si Gaston Tremblay a décidé de prendre la parole pour raconter l'histoire de ce mouvement — à l'aide d'articles, de notes et de souvenirs personnels, sous la forme d'un journal de bord —, c'est qu'il fut un témoin privilégié et un acteur de premier plan dans ce qu'il appelle l'aventure du Grand Cano (Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario). Il fut, entre autres, cofondateur de la maison d'édition Prise de Parole, partie intégrante de cette coopérative, dont il a dirigé les destinées jusqu'en 1988, au moment ou il a choisi de s'exiler à Montréal.

Le Grand Cano — à ne pas confondre avec Cano (la tentative plus ou moins réussie de quelques personnes de créer une commune à l'époque) ou Cano-musique (le groupe musical dirigé par André Paiement) — signifie d'abord le regroupement d'une trentaine de jeunes camarades liés par un solide pacte d'amitié. Bâtie au fil des années, du Collège du Sacré-Cœur, dirigé par les Jésuites et fermé en 1967, à l'Université Laurentienne, cette amitié allait s'affermir jusqu'à composer un noyau de jeunes profondément animés par un grand désir de s'affirmer et de se dire. À ce noyau se sont joints plusieurs intervenants, animateurs et professeurs, notamment le père Fernand Dorais et Robert Dickson. Mais il est une influence indéniable, soulignée avec insistance par l'auteur, qui ne manqua pas d'atteindre toute cette jeunesse d'une époque : la lame de fond provoquée par le mouvement de contre-culture américaine. Influence difficile à mesurer, mais néanmoins tangible : pensons, par exemple, à l'impact et à la signification du spectacle-happening-culte *Hair* et à la remise en question de nombreuses valeurs. En ce sens et pour résumer, on pourrait dire qu'à leur insu sans doute, ils avaient adopté et mis en pratique le leitmotiv et le slogan suivants, *Do it: Scenarios of the Revolution* (New York, 1970), que Jerry Rubin avait choisis et proposés comme titre pour illustrer la page de couverture de son livre sur la contre-culture. Évocateur et percutant s'il en est un, ce titre martelait que tout était possible, tout était à faire. Aujourd'hui, reprenant à son compte l'expression de Pierre Bélanger, l'un des leaders de ce groupe, l'auteur écrit : « Nous étions des idéalistes et des révolutionnaires sereins. » (p. 11)

Le Grand Cano signifie ensuite une action commune et concertée, sous le signe du partage et de la coopération, autour de l'existence de divers organismes à caractère artistique : Le Moulinet (théâtre de poche), La Slague (salle de spectacle de 500 places), La Galerie du Nouvel-Ontario, Ciné-Nord (compagnie de films), le Théâtre du Nouvel-Ontario, Prise de Parole, La Nuit sur l'étang, Cano-musique, Robert Paquette et combien d'autres. Le dynamisme et la symbiose de ces organismes, animés par l'effervescence des membres, auront créé un climat exceptionnel et provoqué une véritable explosion artistique et culturelle dans le Nouvel-Ontario.

Voilà la « belle histoire », étalée entre 1960 et 1988, que raconte Gaston Tremblay, avec beaucoup de franchise et de candeur, dans **Prendre la Parole : Le Journal de bord du Grand CANO**. Le livre se présente bien ; il contient trente chapitres, d'environ une dizaine de pages chacun, subdivisés et sous-titrés en courts tableaux de quelques pages ou paragraphes ; on y retrouve 76 photographies fort appropriées pour ce genre de témoignage, de courtes bibliographies sur les saisons littéraires de Prise de Parole ainsi qu'une liste des membres du Conseil d'administration (jusqu'en 1988). Malgré quelques répétitions et redites, imputables en partie à la structure du livre, et en dépit de quelques maladresses dans l'utilisation des temps passés, le livre est bien écrit et demeure captivant. De manière arbitraire, on peut le diviser en trois parties, inégales : d'abord les origines et la formation du Grand Cano (1960-1970) ; puis l'âge d'or du groupe, son dynamisme et son rayonnement (1970-1983?) ; enfin, l'histoire détaillée de Prise de Parole, qui occupe environ les deux tiers du contenu. À la décharge de l'auteur, cependant, il faut dire que les liens sont habilement maintenus ; on ne se retrouve pas devant une scission entre le sujet global du livre (le Grand Cano) et l'histoire détaillée de la maison d'édition que Gaston Tremblay a si bien connue pour l'avoir dirigée pendant de nombreuses années.

Le livre ne cherche pas à imposer une interprétation du mouvement artistique que fut le Grand Cano — Gaston Tremblay s'en explique clairement dès l'introduction —, mais cherche plutôt à le réhabiliter à partir d'une perception et d'un témoignage personnels, encore empreints d'émotions et de fébrilité. Ce qui, par ailleurs, n'empêche pas le lecteur de dégager des conclusions fort révélatrices et pertinentes sur cette période mal connue que l'on a trop longtemps considérée, à mon avis et à tort, comme superficielle et secondaire. En bout de ligne, eu égard au sujet et aux circonstances, et sans préjudice de la présence du Nordir, le lecteur se demandera pourquoi ce livre n'a pas paru chez Prise de Parole.

GEORGES BÉLANGER
Université Laurentienne